

## Les origines de l'afrobeat

François Bensignor

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/352>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.352

ISSN : 2262-3353

### Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2009

Pagination : 190-196

ISSN : 1142-852X

### Référence électronique

François Bensignor, « Les origines de l'afrobeat », *Hommes & migrations* [En ligne], 1279 | 2009, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/352> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.352>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Les origines de l'afrobeat

François Bensignor

---

- 1 Un peu à l'image du reggae, mais sans sa dimension mystique, l'afrobeat est à la fois une musique à danser et un vecteur de contestation, voire de résistance à l'oppression du peuple, à l'injustice sociale, à l'inégalité des rapports de force, à la trahison des valeurs africaines au profit des anciennes puissances coloniales, etc. Son architecture musicale, ses structures rythmiques, ont séduit des dizaines de groupes, qui maintiennent la vivacité créative du genre par leurs apports et développements, en Afrique de l'Ouest et surtout au Nigeria, mais aussi en Europe, aux Etats-Unis, au Japon, etc.
- 2 En 2008, année où Fela aurait fêté son soixante-dixième anniversaire, son personnage devenu le héros de la comédie musicale de Bill T. Jones *Fela!* remportait un succès fulgurant dans le circuit off à Broadway. On cherchait l'acteur capable d'incarner à l'écran sa personnalité hors du commun. Si, dans les années quatre-vingt-dix, le rayonnement de l'afrobeat s'était singulièrement estompé en même temps que l'aura de son créateur, sa mort, le 2 août 1997, a déclenché une dynamique planétaire de reconnaissance et d'engouement pour cette musique moderne. Elle est devenue un référent à la fois de l'émancipation culturelle postcoloniale et de l'allégeance à l'authenticité proprement africaine.
- 3 La réédition d'une grande partie de l'œuvre de Fela a permis à une nouvelle génération de musiciens et de DJ, qui utilisent des échantillons d'enregistrements comme matériaux musicaux, de découvrir la puissance prodigieuse de ses *patterns* rythmiques et de ses orchestrations. En quelques années, l'afrobeat a atteint une dimension universelle qui le distingue de la multitude des styles et courants apparus dans le champ des musiques populaires tout au long de la seconde moitié du XXe siècle. Pour mesurer cet essor, il faut revenir aux origines musicales de son élaboration.

## La tentation du jazz

- 4 Il a fallu plus d'une demi-décade de gestation avant que l'afrobeat ne trouve sa forme achevée, en 1970-1971. Jusqu'alors, la musique jouée par Fela était le produit d'un jeu

d'influences diverses. Tout au long des années soixante, il n'avait cessé d'osciller entre deux genres : le highlife et le jazz. Mais ses tentatives d'en réaliser la synthèse n'étaient jamais vraiment parvenues à convaincre son public au Nigéria.

- 5 Âgé de 20 ans en 1958, Fela avait opté pour une formation de musicien et c'est sa mère qui avait financé ses études au Trinity College of Music de Londres. Femme politique en vue à l'époque, Funmilayo Ransome-Kuti (1900-1978) avait d'abord fait preuve d'une conscience civique aiguë dans sa ville natale d'Abeokuta en rassemblant les femmes du peuple dans l'Union des femmes egba, avant de fonder l'Union puis la Fédération des femmes nigérianes. En 1959, elle participait aux premières élections au suffrage universel et l'on s'accorde à reconnaître son influence décisive dans l'obtention du droit de vote pour les femmes dans la Constitution du Nigeria. Alors qu'une profonde amitié la liait au leader ghanéen Kwamé Nkrumah, sa carrière politique devait prendre une dimension internationale. Elle visita les pays du bloc de l'Est, fut accueillie par Mao ZeDong et reçut le prix Lénine de la paix en 1960. Mais son intransigeance idéologique la plaça hors du jeu gouvernemental nigérian. Jusqu'à la fin de sa vie, elle resta très proche de son fils Fela, dont elle a su aiguïser le sens critique, le courage militant et l'engagement africaniste.
- 6 À son retour d'Angleterre en 1962, dans un Nigeria indépendant, Fela se moque bien de la politique. Il a 25 ans et se cherche une identité musicale. En Europe, il a découvert le jazz et il brûle de se faire un nom en tant que trompettiste, comme le montrent les deux morceaux figurant sur son premier 45 tours, "Great Kids" et "Amaechi's Blues"<sup>2</sup>, enregistrés sous le nom de Fela Ransome-Kuti Quintet. Il y dévoile ses capacités de trompettiste, fasciné par la prodigieuse inventivité de Miles Davis, dont le tout nouveau style "jazz cool" sonne à l'époque comme une révolution. En ce tout début de carrière, si l'on fait abstraction de son devenir, on peut imaginer Fela s'orientant vers une sorte d'afro-jazz à la manière du trompettiste sud-africain Hugh Masekela. Mais le public de Lagos n'est pas celui de Londres et il devient vite évident que seul le style populaire et dansant du highlife lui permet de gagner sa vie en tant que musicien.

## L'insouciance du highlife

- 7 Le highlife rythme alors les folles nuits de Lagos. Fela Ransome-Kuti and His Koola Lobitos ont pour premier objectif de faire danser les danseurs. "Bonfo" et "Fere"<sup>3</sup>, leurs premiers morceaux parus en 45 tours, affectent cette rondeur cuivrée des orchestres de l'époque. Le jeu souple au tempo sage s'harmonise à l'ambiance des dancings huppés, où se retrouvent les nouvelles classes dominantes de l'Afrique fraîchement décolonisée. Moulés dans des vêtements modernes à la coupe impeccable, les couples affichent juste ce qu'il convient de volupté sur le balancement chaloupé, légèrement nonchalant, d'un calypso revisité à l'africaine. Le timbre de la voix de Fela est parfaitement identifiable. Mais, à la différence de cette urgence qu'il saura lui insuffler plus tard dans l'afrobeat, elle se donne volontiers des airs traînants de crooner sur des paroles futiles en yoruba.
- 8 Les origines du highlife remontent aux années vingt. Le genre est né dans la colonie anglaise de la Gold Coast, qui deviendra indépendante en 1958 sous le nom de Ghana. Trois types de formations ont contribué à le diffuser à travers l'ensemble des couches sociales : les fanfares militaires, les ensembles de guitares et les grands orchestres citadins. Ces derniers, proches des big bands de jazz dans leur constitution, animaient les bals organisés pour les membres de la haute société coloniale et métisse. L'accès y

était payant, les hommes portaient habit et chapeau, les dames rivalisaient de toilettes. La “belle vie” – “*high life*” – que vivaient ces gens finira par qualifier le genre musical dans sa globalité.

- 9 Les fanfares ont été les premiers ensembles à introduire des éléments locaux dans leurs répertoires. Ceux-ci étaient directement hérités de la musique de cour des Ashanti – grand groupe constitutif des Akan – qui comporte des trompes fabriquées à partir de cornes d’antilopes pour les plus aiguës et de défenses d’éléphants pour les plus graves. Les ensembles utilisant guitare acoustique et petites percussions constituaient le versant populaire du genre. Ils puisaient dans le balancement nonchalant de la *palm wine music*, jouée entre soi dans les petits bars à ciel ouvert par des musiciens souvent amateurs qui sirotaient le vin de palme.
- 10 L’arrivée et le séjour de soldats américains et caribéens au Ghana durant la Seconde Guerre mondiale transforma cette musique en forgeant les canons du highlife moderne. Les danses élaborées outre-Atlantique à partir des rythmes transportés d’Afrique avec les convois d’esclaves, et notamment le calypso très en vogue à l’époque dans les sociétés anglophones, se mélangèrent au highlife originel. Le saxophoniste et trompettiste ghanéen E.T. Mensah (1919-1996), devenu chef d’orchestre des Tempos, contribua de manière décisive à l’évolution du genre en introduisant les percussions afro-américaines dans ses orchestrations. Adoubé par Louis Armstrong lors d’une de ses tournées en Afrique, celui qui fut nommé “Roi du highlife” dès ses premiers enregistrements en 1952 est le principal promoteur du genre au Nigeria.
- 11 Dans les années de transition vers l’indépendance du Nigeria, les meilleurs orchestres de Lagos se réapproprièrent son style, plébiscité par les Ibos. L’ajout de percussions locales débouche sur la version nigérienne du *Ibo highlife*. Premier style de musique africaine moderne à s’exporter hors du continent, le highlife pénétra le répertoire des combos de musique rurale au Nigeria. Mais la guerre civile du Biafra (1967-1970) marquera le début de son déclin. Identifié comme étant la musique des Ibos, sécessionnistes, le highlife sera supplanté, après leur défaite, par les musiques de leurs vainqueurs : *juju music* des Yoruba, *apala* des Haoussa.
- 12 Les principales figures de la première génération du highlife nigérian ont pour noms Victor Olaiya, Cardinal Rex Lawson, Eddy Okonta, Victor Owaifo, Zeal Onyia, Roy Chicago ou Bobby Benson. Entre tous ces artistes, la concurrence est sévère et le jeune Fela tente avec conviction d’imposer son style original. “It’s Highlife Time”<sup>4</sup>, probablement enregistré en 1965, est symbolique du style festif, insouciant et frais qu’affectionnait Fela à cette époque. Les paroles n’ont d’autre message que d’encourager les danseurs à se faire plaisir et à sauter de joie. Rien ne laisse présager la véhémence des propos visant la société postcoloniale, le système et ses injustices, qu’il affichera dans les paroles de ses chansons une dizaine d’années plus tard.

## L’impact soul

- 13 L’influence de la soul américaine va profondément marquer la musique des clubs à Lagos au milieu des années soixante. Le Nigérian Geraldo Pino l’impose avec un show parfaitement rodé, s’inspirant des stars US comme James Brown. Geraldo Pino a tout saisi du groove déferlant en rafales de cette Amérique noire impatiente de briser les chaînes de la ségrégation. Il a surtout compris que pour jouer cette musique, il lui fallait des musiciens expérimentés avec un matériel dernier cri. La nouveauté, la

puissance et le son de ses shows remettent tout d'un coup le highlife au placard des accessoires vétustes. Avec ses Koola Lobitos, Fela a soudain l'impression d'être dépassé. Il a beau enregistrer quelques morceaux dans cette veine, il sait que ce n'est pas la solution. La seule façon de s'en sortir est de trouver ce son original qui démarquera sa musique définitivement de toutes les autres.

- 14 À défaut de changement radical, puisque sa musique plaît tout de même à un certain public, pourquoi ne trouverait-il pas un nom original pour qualifier son style, quelque chose qui frapperait les esprits. Si la soul puise à la source des rythmes africains, c'est donc bien la pulsion africaine qui plaît aux danseurs et qui les fait bouger. Pourquoi ne pas identifier le son de sa musique avec le rythme de l'Afrique ? "Afrobeat" ! Voilà un nom qui sonne ! L'idée jaillit un jour de 1969, alors qu'il est attablé dans un club d'Accra. Intuitivement, Fela sent bien qu'il tient là le "gimmick" qui peut faire décoller sa carrière. Comme son séjour au Ghana, où il a joué avec son ami le trompettiste Zeal Oniya, s'est avéré relativement fructueux financièrement, il peut sereinement envisager une petite campagne de publicité afin de marquer son retour à Lagos à la tête des Koola Lobitos.
- 15 Déjà dans "Ololufe Mi"<sup>5</sup>, enregistré à l'époque, l'on sent en germe les prémices de ce qui va devenir le formidable feu roulant de l'afrobeat. La section de cuivres fortement architecturée conduit l'implacable progression de la mélodie d'ensemble, pendant qu'au-dessus, tels des danseurs de cordes, les solistes s'élancent dans les volutes d'un jazz inspiré de John Coltrane pour le saxo et de Miles Davis pour la trompette. On perçoit le talent de Fela pour la composition orchestrale, ou plutôt son aptitude exceptionnelle à ordonner les masses musicales et leurs variations d'intensité, qui laisse parfois à l'écoute des œuvres de la maturité. Mais les parties d'orchestre manquent de respiration et les solistes n'ont pas l'espace suffisant pour exprimer complètement leurs idées. Il va encore falloir un déclic pour que sa musique corresponde définitivement au nom qu'il lui a choisi.

## Le rêve/cauchemar américain

- 16 Les nuits de Lagos sont toujours agitées et pleines d'imprévus. On peut y faire toutes sortes de rencontres, des plus charmantes aux plus étranges. La vie de Fela, depuis qu'il est musicien, se déroule dans cet univers interlope où les activités commencent à la tombée du jour. Chacun s'applique à se montrer à son avantage, portant beau et parlant fort. À ce jeu du paraître, Fela n'est jamais le dernier. Il entretient autour de lui une petite cour d'admiratrices et le noyau des amateurs de ses spectacles est à présent suffisamment conséquent pour qu'il en use à sa guise. Un soir, dans un club, l'un de ses fans en mal de reconnaissance lui propose de le faire jouer aux États-Unis. Alors à l'affût de la moindre ouverture, Fela le prend au mot et effectue toutes les démarches nécessaires pour embarquer avec son groupe dans un avion à destination de New York. Difficile de trouver meilleur argument publicitaire : il convoque la presse, annonce sa première tournée américaine !... Mais au moment d'obtenir les visas, il s'aperçoit que ce projet, monté en épingle à la faveur de la nuit, ne tient que sur du vent. Trop tard pour reculer : un emprunt va servir à payer les billets des musiciens. Quant au reste, il compte sur son culot et sur sa bonne étoile...
- 17 En cet hiver 1969, dans les rues de New York, le froid est rude. Le rêve de Broadway se transforme en galère d'émigré. Fela envisageait de trouver à New York la consécration

dont il avait besoin pour imposer sa musique au Nigeria. Mais il n'avait jamais imaginé que le syndicat des musiciens avait la mainmise sur le marché de l'emploi aux États-Unis. Entrés sur le territoire américain avec des visas de touristes, Fela, ses huit musiciens et sa danseuse n'avaient aucune chance d'obtenir un contrat de travail en bonne et due forme... Cette réalité, les Nigériens la prennent en pleine figure. Mais Fela n'a jamais été homme à se laisser abattre. Dans sa trentième année, il est plein d'énergie et décidé à s'en sortir par tous les moyens. Trop déprimé par le climat new-yorkais et s'étant laissé dire qu'il pourrait trouver de meilleures occasions de jouer à Los Angeles, il embarque tout son groupe pour la grande traversée d'Est en Ouest.

## Afrobeat : les premiers rugissements

- 18 Cette expérience américaine va mettre
- 19 du plomb dans la cervelle du dandy aquiboniste qu'avait jusqu'alors joué Fela dans son pays. Son séjour à Los Angeles, important foyer de rébellion des Noirs qui prônent la violence armée dans la lutte pour la reconnaissance effective de leurs droits, va être l'occasion d'une magistrale leçon d'histoire. Son professeur ? Sandra Smith, rebaptisée Sandra Izador, jeune militante du Black Panther Party, dont il s'est amouraché dès l'instant où il l'a vue parmi les spectateurs d'un concert en faveur des droits civiques, auquel il avait été invité à se produire avec son groupe.
- 20 Installé chez elle, il dévore l'autobiographie de Malcolm X, dont il ignorait jusqu'alors le nom. Elle lui fait prendre conscience, pour la première fois, de la réalité de l'esclavage et des conséquences qui imprègnent encore toute l'organisation de la société américaine. Comme beaucoup d'Afro-Américains à cette époque, Sandra est fascinée par une Afrique mythique, magique, dont elle trouve l'écho à travers le personnage et la musique de Fela. Mais elle reste frustrée de le voir si peu conscient des ravages de la colonisation et de la nécessité pour toutes les jeunes nations d'Afrique, nouvellement indépendantes, de reconquérir leur propre identité culturelle, enracinée dans la richesse ancestrale du Vieux Continent. Par la force de son amour et de sa conviction, la jeune informaticienne américaine, passionnée d'anthropologie africaine, guide Fela vers son destin de créateur et conduit son esprit sur la voie de l'africanisme.
- 21 Si les paroles ne viennent pas encore, la musique de Fela connaît alors cette mutation profonde à laquelle il aspirait tant. Tous les ingrédients sont réunis : polyrythmie inspirée de la tradition africaine, guitare et basse traitées à la manière de bourdons cadencés, section de cuivres puissante marquant la base mélodique, interventions solistes instrumentales en improvisation, chant détaché... Fini l'hédonisme potache des chansons qu'il jouait dans les boîtes de Lagos, la musique elle-même prend la musculature des grands félins de la savane. L'Afrique rêvée de Sandra explose sur la scène de la Citadelle d'Haïti, le club où Fela et son groupe rebaptisé Nigeria 70 ont finalement trouvé à se produire, dans une nouvelle création, "My Lady Frustration"<sup>6</sup>, chef-d'œuvre absolu de sept minutes, où la voix de Fela s'élève comme une sorte de cri primal, dénué de mots mais gorgé du sens de ses racines. L'afrobeat a trouvé sa forme ! Reste à lui inventer ses mots.
- 22 De retour au Nigeria, Fela enregistre son premier grand succès, "Jeun K'oku"<sup>7</sup>, avant de forger les deux indépassables canon de la musique qu'il a créée, "Lady" et "Shakara"<sup>8</sup>, deux pièces d'anthologie, dont l'influence se propagera dans le monde entier.

---

## NOTES

1. Rebaptisé Anikulapo-Kuti en 1975.
  2. Publiés dans le triple CD *Fela Ransome-Kuti & his Koola Lobitos - Highlife-Jazz and Afrosoul (1963-1969)* (P-Vine Records - Japon, 2005).
  3. Idem.
  4. Publié dans le double CD + DVD *Fela Kuti - Anthology 1* (Wrasse Records / Universal, 2007).
  5. Idem.
  6. Publié dans *Fela Ransome-Kuti & Nigeria 70 - The '69 Los Angeles Sessions* (Wrasse Records / Universal, 2006).
  7. Publié dans le double CD + DVD *Fela Kuti - Anthology 1* (Wrasse Records / Universal, 2007).
  8. Publiés dans *Fela and The Africa 70 - Shakara* (Barclay / Universal, 1999).
- 

## RÉSUMÉS

Le terme “afrobeat”, créé il y a quarante ans, en est venu à désigner un genre musical à part entière. Résultat du travail acharné de Fela Ransome-Kuti<sup>1</sup> à la tête de son premier groupe, Koola Lobitos, rebaptisé Africa 70 en 1970, cette fusion de rythmes yoruba, de funk, de jazz et autres éléments musicaux spécifiques rayonne aujourd’hui bien au-delà du Nigeria. Si sa farouche énergie s’est d’abord imposée dans son pays, elle s’est répandue à travers le monde en même temps que la légende de son créateur, inlassable pourfendeur de la “cleptocratie” et de la corruption de ses dirigeants.